



EN VUE

SALON DU DESSIN

Une réussite bien française

Cet événement, qui a contribué à la renommée des œuvres sur papier et dont le rayonnement ne se dément pas, reprend ses droits au palais Brongniart. Au total : 30 exposants variés, qui reviennent avec des créations de Géricault, Daumier, Picasso, Hartung, Mathieu...

C'était le monde d'avant. Les traits acerbes se multipliaient volontiers pour dépeindre le premier Salon du dessin, qui fête ses trente années d'existence du 1^{er} au 4 juillet au palais Brongniart, et dresser ses prétendues perspectives sombres. « Certains spécialistes de l'art nous regardaient d'une drôle de façon, se souvient Gabriel Terrades, un galeriste présent dès le lancement. Ils se demandaient comment nous osions marcher sur leurs plates-bandes. Il y avait de la condescendance. Nous n'avions pas fait, à leurs yeux, de grandes études. Puis, dès la deuxième ou troisième édition, ils nous ont acceptés et nous ont achetés des choses. Des conservateurs étrangers, il est vrai, avaient immédiatement soutenu et apprécié notre démarche. »

À son image, ses pairs s'accordent aujourd'hui à dire que ce rendez-vous *, animé par les plus célèbres professionnels, représente une réelle singularité française. « C'est l'un des rares événements à mettre Paris au centre de la vie artistique », selon Nicolas Kaenzig, de la galerie Mayoral (établie en France et en Espagne), riche en créations de Dalí, Picasso... « Il n'a pas d'équivalent », renchérit Franck Prazan. La qualité des œuvres exposées dans son stand (15 mètres carrés pour chacun !) – signées Dubuffet, Poliakoff, Riopelle... – donne une idée concrète du degré d'exigence global. Même sentiment chez Stéphane Custot. « Contrairement à la Biennale des antiquaires, le Salon du dessin a parfaitement traversé les années », explique ce marchand établi en Angleterre, impatient de dévoiler ses Picasso, Hartung... « Ici, il n'y a pas eu de cadavres comme ailleurs, précise Gabriel Terrades. Les fondateurs ont toujours entretenu des rapports amicaux, malgré la concurrence. » Au fil du temps, les places y sont devenues de plus en plus chères. « Faire partie du casting signifie qu'on a acquis une reconnaissance », disent en chœur les participants.

Parallèlement aux collectionneurs comme Louis-Antoine Prat, chaque galeriste a contribué à donner un essor capital à ce genre snobé jusqu'à la fin des années 1980. Nul doute que le recensement des maîtres des siècles passés mis à l'honneur dans les allées du palais Brongniart (François Boucher, Simon Vouet, Théodore Géricault, Luca Giordano...) constitue encore une réplique éclatante aux experts encore sceptiques ou tournés vers la seule majesté des huiles. « Certains oublient que des artistes, comme Soulages, sont historiquement des artistes du papier », dit Franck Prazan.

LARGE FOURCHETTE DE PRIX

La possibilité d'admirer une grande variété de choix (sanguine, craie, encre, crayon, aquarelle, pastel, fusain...) figure parmi les motifs de réjouissance du rendez-vous parisien. Difficile de résister parfois à un travail éloigné de ses goûts habituels ! « Des collectionneurs venaient jadis avec une seule idée en tête, observe Stéphane Custot. Ils sont aujourd'hui plus ouverts. » Disposer d'une fourchette de prix très large procure un autre plaisir. « Prenons l'exemple de Delacroix : une de ses œuvres peut partir de 3 000 à 500 000 euros », affirme le président Louis de Bayser, dont de rares travaux de Daumier attireront l'attention (à noter le bel hommage rendu aux caricaturistes de presse durant cette édition). « Un dessin reste un premier jet, plus naturel qu'une peinture », plaide Stéphane Custot. « Ce fut plus confidentiel parce que le papier craint la lumière », explique Gabriel Terrades. « Mais, depuis cette période, bien des progrès ont été réalisés dans ce domaine », argumente Louis de Bayser. Galeristes de renom, mais aussi avocats de talent !

Pierre de Boishue

* Salon du dessin, palais Brongniart, Paris 2^e, du 1^{er} au 4 juillet.